

AGATHE

ÉDITIONS LA PEUPLADE

339b, rue Racine Est
Chicoutimi (Québec)
Canada G7H 1S8
www.lapeuplade.com

DISTRIBUTION POUR LE CANADA

Diffusion Dimedia

**DIFFUSION ET DISTRIBUTION
POUR L'EUROPE**

CDE-SODIS

DÉPÔTS LÉGAUX

Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2019
Bibliothèque et Archives
Canada, 2019

ISBN 978-2-924898-35-2

Titre original : *Agathe*

© ANNE CATHRINE BOMANN, 2017,
BY AGREEMENT WITH GRAND AGENCY.

© INÈS JORGENSEN ET LES ÉDITIONS
LA PEUPLADE POUR LA
TRADUCTION FRANÇAISE, 2019

.

Ce livre a été publié avec le support
financier de la Danish Arts Foundation.

DANISH ARTS FOUNDATION

AGATHE

Anne Cathrine Bomann

TRADUIT DU DANOIS PAR
Inès Jorgensen

LA PEUPLADE **ROMAN**

•
••

MATHÊMA

Si je prenais ma retraite à soixante-douze ans, il me resterait cinq mois de travail. Soit l'équivalent de vingt-deux semaines et donc, si tous les patients venaient au rendez-vous, 800 entretiens exactement. En cas d'annulation ou de maladie, ce nombre diminuerait bien sûr. C'était là une certaine consolation, malgré tout.

CARREAUX

Je regardais par la fenêtre, assis dans mon salon, lorsque c'est arrivé. Le soleil printanier posait sur mon tapis quatre carreaux décalés et s'avancait, lentement mais sûrement, au-dessus de mes pieds. À côté de moi se trouvait une première édition non encore ouverte de *La Nausée*, que j'avais l'intention de commencer depuis des années.

Ses jambes étaient minces et pâles, et je me suis étonné qu'on l'ait laissée sortir en robe si tôt dans l'année. Elle avait dessiné une marelle sur la chaussée et sautillait, profondément absorbée, d'abord sur un pied, puis sur les deux, et puis elle changeait de nouveau. Ses cheveux étaient attachés en deux couettes, elle devait avoir environ sept ans et vivait avec sa mère et une sœur aînée un peu plus haut dans la rue, au numéro quatre.

Sans doute s'imaginera-t-on que, tel une sorte de philosophe, je passais ma journée à la fenêtre à contempler des choses bien plus élevées que des cases de marelle ou le cheminement du soleil sur le sol. Il n'en était rien. Le fait est que j'étais là parce que je n'avais pas mieux à faire, et puis il y avait sans doute

aussi quelque chose de vivifiant dans les exclamations triomphantes qui me parvenaient parfois lorsque la fillette avait réussi une figure particulièrement difficile.

À un moment donné, je me suis levé pour préparer une tasse de thé et lorsque je suis revenu à mon poste, elle avait disparu. Elle a sûrement trouvé un jeu plus amusant ailleurs, pensai-je ; craie et caillou étaient restés au milieu de la rue.

Et puis, c'est arrivé. Je venais de poser la tasse sur le rebord de la fenêtre pour la refroidir et j'étendais une couverture sur mes genoux quand j'ai enregistré un mouvement de chute à la périphérie de mon angle de vision. Un cri perçant m'atteignit, je remis sur pied mon corps raide et m'approchai tout à fait de la fenêtre. Elle était couchée au pied d'un arbre un peu plus bas dans la rue, du côté droit, là où commence le sentier vers le lac. Sur une des branches, j'aperçus un chat qui agitait la queue. En bas, la fillette s'était redressée en position assise, le dos contre le tronc, et se tenait une cheville en hoquetant.

Je reculai la tête. Devais-je aller la voir ? Je n'avais pas parlé à un enfant depuis que j'en avais été un moi-même, ce qui ne comptait guère. Son chagrin ne serait-il pas encore plus grand si un homme inconnu surgissait soudain pour essayer de la consoler ? Je jetai un coup d'œil furtif ; elle était toujours sur l'herbe, le visage exploré et le regard fixé vers le haut de la rue, au-delà de ma maison.

Il valait certainement mieux que personne ne me voie. N'est-il pas médecin, se diraient-ils les uns aux autres, pourquoi reste-t-il là à regarder ? Alors je pris ma tasse de thé et gagnai la cuisine, où je m'assis à la table. Mais même si je me disais que la fillette se lèverait bientôt et sautillerait jusque chez elle, que tout allait bien, je demeurai là, comme un fugitif dans ma propre cuisine, tandis que les heures passaient. Le thé refroidi se couvrit d'une pellicule cuivrée et l'obscurité tomba avant que je me faufile jusqu'au salon où, à demi caché par le rideau, je guettais la rue. Elle avait évidemment disparu.

TRACE

Madame Surrugue m'avait accueilli de la même façon chaque matin depuis que je l'avais engagée. Jour après jour, assise derrière le grand bureau en acajou comme une reine sur son trône, elle en descendait dès que j'entrais par la porte pour prendre ma canne et mon manteau, tandis que je posais mon chapeau sur l'étagère au-dessus des patères. Pendant ce temps, elle me détaillait l'agenda du jour et pour finir, elle me tendait une pile de dossiers, d'ordinaire méticuleusement archivés dans les rayonnages derrière le bureau. Nous échangeions quelques mots de plus, après quoi en général je ne la revoyais plus avant 12 h 45, quand je quittais les lieux pour aller manger dans un restaurant modeste à proximité.

Quand je revenais, elle était assise exactement comme je l'avais quittée, et de temps à autre je me demandais s'il lui arrivait de manger. Il n'y avait aucune odeur de nourriture et je n'avais jamais vu l'ombre d'une miette sous son bureau. Madame Surrugue avait-elle vraiment besoin de s'alimenter pour vivre ?

Ce matin-là, elle me raconta qu'une femme allemande avait téléphoné et passerait un peu plus tard pour prendre un rendez-vous.

— J'ai parlé d'elle avec le docteur Durand. Elle a apparemment été hospitalisée à Saint-Stéphane il y a quelques années pour manie aiguë et tentative de suicide.

— Non, dis-je fermement, nous devons la refuser. La soigner prendrait des années.

— Le docteur Durand pense aussi qu'il vaut mieux l'hospitaliser de nouveau, mais elle insiste apparemment pour être suivie par vous. Je pourrais facilement lui trouver une place dans l'agenda, non ?

Madame Surrugue me jeta un regard interrogatif. Je secouai négativement la tête.

— Non, ça n'ira pas. Vous serez gentille de lui demander de chercher de l'aide ailleurs.

Le jour où je me retirerais, j'aurais exercé pendant près d'un demi-siècle et cela suffisait largement. Une nouvelle patiente était la dernière chose dont j'avais besoin.

Madame Surrugue me regarda encore un instant, puis poursuivit le résumé de la journée sans revenir sur le sujet.

— Merci, c'est parfait, dis-je en prenant la pile de dossiers, après quoi je gagnai mon cabinet.

Il était situé tout à fait à l'autre bout du vaste bureau d'accueil où régnait madame Surrugue et où les patients

pouvaient s'asseoir en attendant leur tour ; de sorte que ni le cliquettement de la machine à écrire ni d'éventuelles conversations entre elle et les patients ne risquaient de me déranger dans mon travail.

La première patiente, une femme sèche comme une trique nommée madame Gainsbourg, venait d'arriver et feuilletait un des magazines que madame Surrugue apportait de temps à autre. Je soupirai un peu trop profondément et me remémorai qu'après elle ne m'attendaient plus que 753 entretiens.

La journée se déroula sans accrocs jusqu'à ce que je revienne au bureau après le déjeuner. Là, je faillis heurter une femme brune mortellement pâle qui se tenait juste derrière la porte, et je lui présentai des excuses pour ma maladresse. La femme était d'une minceur frappante et ses yeux immenses dans son visage pointu.

— Ce n'est rien, c'est moi qui suis dans le passage, dit-elle en s'avançant dans la pièce. Je suis venue demander un rendez-vous.

Elle parlait avec un accent distinct et je compris que cela devait être la femme allemande. Elle serrait contre sa poitrine un dossier avec le logo de Saint-Stéphane.

— Je crains que cela ne soit pas possible, répondis-je.

La femme fit un pas rapide vers moi et me dit de façon pressante :

— C'est très important que j'obtienne un rendez-vous. Je suis désolée de déranger, mais je n'ai aucun

autre endroit où aller. Soyez gentil de m'aider.

Je reculai involontairement. Ses yeux bruns brillaient, comme si elle avait de la fièvre, et son regard était si intense que j'avais la sensation d'avoir été agrippé. Il était évident que cela exigerait une lutte de se débarrasser d'elle, et je n'en avais ni le temps ni les forces en ce moment. Je fis un geste vers madame Surrugue et tentai de me forcer à sourire gentiment.

— Si vous voulez bien me suivre, dis-je en contournant la femme, ma secrétaire va vous expliquer les circonstances exactes.

C'était la faute de madame Surrugue si cette dame s'était présentée ici et il lui revenait donc aussi de la renvoyer. Je réussis à passer devant la femme, qui heureusement me suivit jusqu'au bureau, où je la plantai devant madame Surrugue, à qui j'adressai un regard éloquent. Ma secrétaire leva le sourcil gauche de quelques millimètres.

— Veuillez avoir l'amabilité de reprendre la main, madame Surrugue, la priai-je, j'esquissai un hochement de tête rigide en guise d'adieu et me dépêchai de me mettre en sécurité dans mon bureau.

Néanmoins, l'image de la femme pâle demeurait, et le reste de la journée, ce fut comme si une trace de son parfum était restée suspendue dans l'air et tourbillonnait comme de la poussière chaque fois que j'ouvrais ma porte.

BRUIT

Le temps s'écoulait en moi comme l'eau au travers d'un filtre rouillé que personne ne se décide à changer. Ainsi, par un après-midi pluvieux d'un gris de plomb, j'avais parlé sans l'ombre d'un engagement avec sept patients, et il ne m'en restait plus qu'une seule avant de pouvoir rentrer à la maison.

Avant d'accompagner madame Almeida dans mon cabinet, je jetai un coup d'œil vers ma secrétaire. Elle était tout à fait immobile derrière son bureau impeccablement rangé et fixait la surface de bois. La lampe d'architecte projetait son ombre pétrifiée sur le mur derrière elle, et elle avait l'air si perdue que j'envisageai un instant s'il ne fallait pas que je lui dise quelque chose. Mais quoi ? Je me contentai de refermer la porte et me tournai vers ma patiente.

Madame Almeida, qui me dépassait presque d'une tête et faisait par conséquent toujours une certaine impression, se débarrassa avec frénésie de son parapluie et de sa gabardine et s'assit sur le divan. Elle lissa sa jupe couleur caca d'oie et me lança un regard de reproche à travers ses petites lunettes en équilibre au bout de son nez crochu.

— J'ai passé une semaine horrible, docteur, je m'excite tellement, proclama-t-elle en s'allongeant. Ce sont mes nerfs, je vous l'assure, et je l'ai dit aussi à Bernard. Bernard, lui ai-je dit, tu me rends nerveuse à rester assis comme ça toute la journée dans ton fauteuil !

Madame Almeida était toujours nerveuse, et dans son existence ne figurait aucune période heureuse. Elle semblait ne tirer aucun bénéfice de la thérapie et en dépit de cela, elle débarquait fidèlement deux fois par semaine et me semonçait. L'idée même d'une meilleure vie semblait l'exacerber et, franchement, il était difficile de comprendre pourquoi elle venait. En général, je la laissais simplement parler, mais de temps à autre, je glissais une remarque ou tentais une interprétation, qu'elle ignorait totalement.

— ... et puis elle m'a dit que je lui devais trois francs de la semaine passée, imaginez-vous, quelle insolence ! Ça m'a fait comme un coup à la poitrine, j'ai failli me trouver mal là, au milieu de la boutique, alors j'ai quand même dit...

De nombreuses années d'entraînement m'aidaient à grommeler aux bons endroits sans vraiment écouter et, avec un peu de chance, je n'aurais pas retenu un seul mot lorsqu'elle repartirait. Je baissai les yeux et vis que, de pure frustration, j'avais transpercé le papier de la pointe de mon crayon. À la place, je commençai une de mes caricatures d'oiseau.